

REVUE DE PARIS
Méthode de
écritures
Internationales
contemporaines

J'ai vu...



LE
GÉNÉRAL
DUBAIL
ET COMMANDANT

GOUVERNEUR
MILITAIRE
DE PARIS
DES ARMÉES DE PARIS

F. P. 47



Partisans du général Villa

en march vers les montagnes.



Villa à Irena Blanca.

Le général Villa.

Carranza et son état-major.



Le chef Maximo Castillo et sa bande qui dynamita le tunnel de Cumbre

LES SOLDATS DES ÉTATS-UNIS CERNENT VILLA, LE BANDIT MEXICAIN

Contrairement à ce qu'on croyait, les troupes américaines, qui dernièrement franchirent la frontière mexicaine, ont facilement détruit les bandes du général Villa. Ce chef qui, depuis cinq ans, terrorisait le Mexique, a dû se réfugier dans les mon-

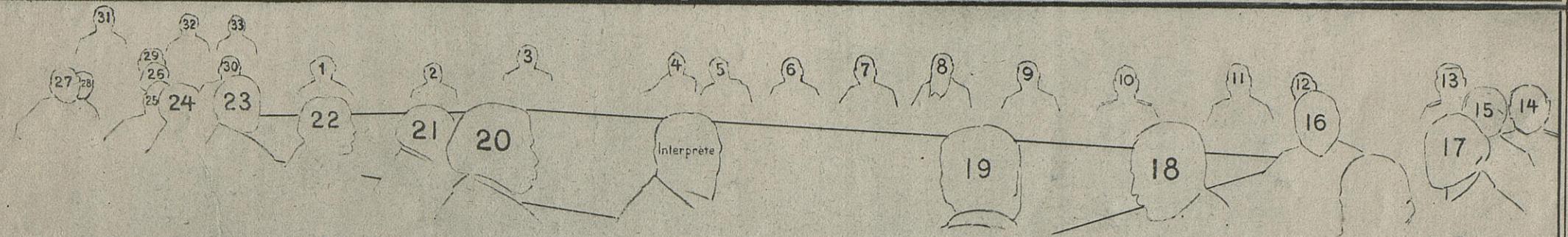
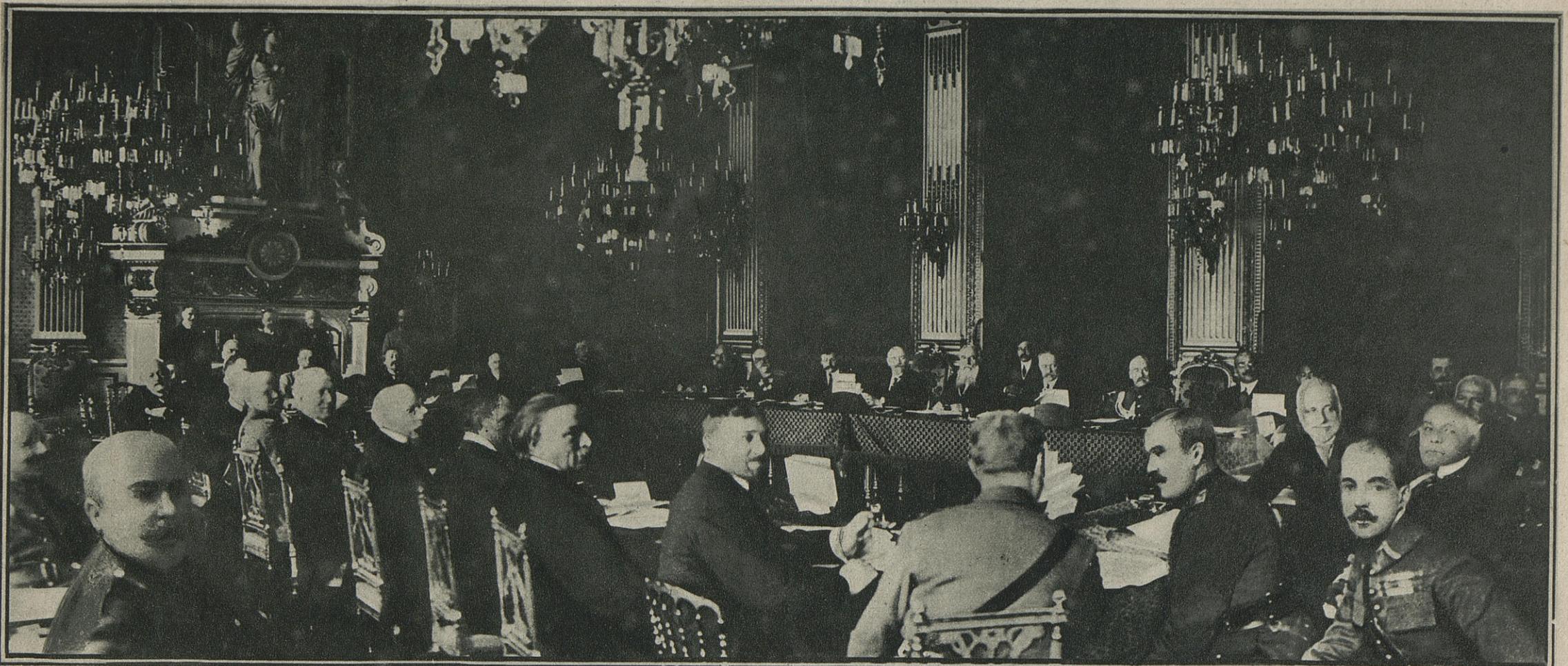
tagnes avec deux cents cavaliers. Alors que les soldats du général Carranza, le chef du gouvernement mexicain, n'avaient pu réussir à en purger le pays, les troupes fédérales cernent le redoutable agitateur, qui sera bientôt réduit à merci.



LE SOIR D'UN NOUVEAU CRIME ALLEMAND : APRÈS LE TORPILLAGE DU " SUSSEX "

Le vendredi 24 mars, la malle de Dieppe " Le Sussex ", partie de Folkestone et ayant à bord 380 passagers et 60 hommes d'équipage, était atteint par une torpille à 2 h. 50 de l'après-midi. L'antenne de la télégraphie sans fil ayant été arrachée, il fallut avoir recours à une installation de fortune pour lancer les appels de détresse; ce n'est qu'à onze heures du soir que le

" Marie-Thérèse " de Boulogne, accompagné d'un destroyer anglais, put arriver sur les lieux pour opérer les sauvetages. A l'aide de puissants réflecteurs dirigés du vaisseau anglais dans toutes les directions où vogaient les chaloupes chargées de rescapés, les deux bateaux sauveteurs purent ramener les passagers. 90 environ périrent victimes de la barbarie allemande



1. Briand. — 2. Lacaze. — 3. Joffre. — 4. Castelnau (France). — 5. Rachitch. — 6. Yovanovitch. — 7. Vesnich. — 8. Fachitch (Serbie). — 9. Isvolksy. — 10. Gilinsky (Russie). — 11. Chagas (Portugal). — 12. Matsui (Japon). — 13. Dall'Olio. — 14. Cadorna. — 15. Sonnino. — 16. Tittoni. — 17. Salandra (Italie). — 18. Robertson. — 19. Kitchener. — 20. Lloyd George. — 21. Grey. — 22. Burtie. — 23. Asquith (Angleterre). — 24. Wielmans. — 25. Beyens. — 26. Broqueville (Belgique). — 27. Cambon. — 28. Thomas. — 29. Bourgeois. — 30. Roques. — 31. De Margerie. — 32. De Béarn. — 33. Pellé (France).

LA SÉANCE PLÉNIÈRE DE LA CONFÉRENCE DES ALLIÉS A PARIS, LE 28 MARS AU MATIN

Dans cette même salle de l'Horloge, au Palais d'Orsay, où, en 1856, se tint le Congrès de Paris qui mit fin à la guerre de Crimée, les premiers ministres et les généraux en chef des nations alliées ont, par la Conférence qui eut lieu les 27 et 28 mars et que présida

M. Briand, chef du Gouvernement, scellé le pacte solennel qui réalise la guerre unique sur un seul front. Cette Sainte-Alliance des peuples libres, proclamée sur les bords de la Seine, dresse 850 millions d'êtres humains contre la Germanie, esclave aveugle de son empereur.



LA BOUTIQUE D'UNE COUTURIERE DE VERDUN

Nous avons déjà donné des documents montrant comment les habitants des cités exposées à la pluie infernale des obus, continuaient leur existence dans les caves attendant courageusement un instant d'accalmie pour sortir vers la lumière du jour. C'est ainsi qu'à Reims, à Soissons les souterrains hosi-

talisent des familles entières. Ici c'est à Verdun; l'ouragan meurtrier fait rage, mais cette brave femme de couturière ne veut pas perdre sa journée pour cela, elle continue à piquer la jupe qu'elle doit livrer, cependant que le tic tac régulier de sa machine est ponctué par le son grave et sourd du canon.

LA GUERRE AÉRIENNE EN SERBIE

Par Jacques MORTANE (suite) (1)

L'altimètre marque la hauteur voulue. L'observateur se hisse sur le réservoir d'essence bombé qui se trouve derrière lui. Il glisse entre les fils de côté, prend pied à gauche sur la longueur transversale d'attache du plan inférieur à l'avant. Là, malgré le vent violent et glacé, il réussit à se mettre à genoux, et, se tenant d'une main, le corps à moitié au-dessus de l'abîme, il parvient à décrocher l'obus et à le laisser tomber dans un champ où il éclate. Puis le courageux officier recommence sa dangereuse gymnastique en se faufilant à travers les croisillons et arrive enfin à reprendre pied dans le fuselage d'où il regagne sa place.

Le 9 juin, à 5 heures du matin, trois avions autrichiens survolent Kragujevatz, siège d'une importante fabrique d'armes, et jettent neuf bombes qui font quelques victimes. A leur retour, l'escadrille française prévenue les prend en chasse et l'un d'eux, atteint, tombe près de Kowin, sur la Sade. L'officier et le sous-officier qui le montent sont arrêtés.

A la fin de juillet, arrive un groupe de renforcement composé du commandant Dangelzer, du lieutenant Maire, de l'adjudant Cornemont et du sergent Bastide.

Le travail devient plus intensif, les opérations plus considérables. C'est Cornemont qui, renouvelant l'attaque de la gare de Rouma, avec l'adjudant Austruy comme observateur, réussit à faire tomber ses quatre bombes serbes de 16 kilos exactement sur l'objectif cherché : selon les journaux, des hangars explosent, d'autres brûlent et comme victimes on en compte une centaine. C'est l'adjudant-chef Seret qui va bombarder la forteresse et le pont de Petrovaradine avec 4 obus de 90. Il est canonné avec une grande violence, mais parvient à rentrer, ce qui n'empêche pas les Autrichiens d'annoncer dans leur communiqué « qu'il a été abattu et fait prisonnier ». La lecture de ce nouveau mensonge met en joie le pilote. C'est l'adjudant Selaquet allant à son tour sur le même point avec l'adjudant Austruy. Quatre bombes serbes sont lancées, mais le pont est manqué. Ce pont qui unit Novéznad à Petrovaradine est celui par où arrivent les ravitaillements autrichiens. Toutefois, deux obus éclatent sur des chalands amarrés à proximité et causent d'importants dégâts, de même que les deux qui tombent sur la forteresse où ils détruisent tout un corps de bâtiment.

Un matin du mois d'août, à 4 heures, alors que jusqu'à ce moment les avions ennemis n'apparaissent que très rarement au-dessus du territoire des Alliés, trois d'entre eux se décident à passer les lignes et tentent de venir bombarder le champ d'aviation. Ils arrivent à 2 000 mètres d'altitude par des directions différentes. Le capitaine Paulhan, de service de patrouille, en apprenant qu'ils sont signalés, s'élanche dans les airs et cabre avec frénésie

pour tâcher de rejoindre les agresseurs. Il parvient à leur hauteur et se trouve entre eux. Il attaque le premier qui fait aussitôt demi-tour, puis se tourne vers le second qui, plus courageux, accepte le combat. Le duel se déroule sur Belgrade, exactement au-dessus de l'hôpital américain. Les deux avions sont à moins de cent mètres l'un de l'autre. A un moment, le vainqueur de Londres-Manchester semble atteint. Il pique d'une façon anormale, déjà ses camarades croient à une chute, mais ils ont bientôt l'explication de cette évolution : elle n'a d'autre but que de permettre au Français de rejoindre l'ennemi qui veut fuir. Paulhan parvient à placer ses balles dans les organes essentiels, et, après dix minutes environ, l'avion autrichien tombe à une allure vertigineuse vers le sol, mais parvient à

firmement les observations de la matinée. Mais de ces côtés ce sont des Allemands qui arrivent.

Dès lors, chaque rapport de reconnaissance annonce des mouvements de trains extraordinaires, remarque des convois de ravitaillement sur toutes les routes. On sent qu'une attaque est prochaine.

Finalement, le commandement serbe prend ses dispositions et le commandant Vitrat, trouvant que son champ d'aviation est trop près du front autrichien, divise son escadrille en deux fractions : une partie s'en vas à Pojorevatz et comprend le commandant Dangelzer, le lieutenant Maire, l'adjudant-chef Seret, l'adjudant Selaquet et le sergent Bastide ; l'autre se rend à Ralia avec le capitaine Paulhan, l'adjudant-chef Thiroin, les adjudants Cornemont et Pété. Quelques jours plus tard, le détachement de Ralia est envoyé à Nich pour y attendre la déclaration de guerre bulgare.

A Pojorevatz, chaque jour, l'escadrille livre des chasses magnifiques aux avions ennemis qui tentent de passer les lignes pour venir bombarder les points importants de la défense serbe. De l'aube au crépuscule, nos aviateurs tiennent l'air et accomplissent des prouesses multiples. Mais l'aviation autrichienne renforcée de fortes unités allemandes est considérable. Les agresseurs viennent à quatre ou cinq à la fois et lancent une moyenne de 80 bombes par jour. Les deux premières attaques causent la mort de 12 civils, mais après on n'a plus à enregistrer la moindre victime, les ordres ayant été donnés pour que chacun se cache dans les caves en cas d'agression. Quant aux dégâts, ils sont insignifiants et se traduisent surtout par des vitres cassées. L'intervention de nos pilotes n'est pas étrangère à ces minimes résultats, car jamais les ennemis ne peuvent opérer sans être poursuivis par nos avions. Ils laissent alors tomber en hâte

leur chargement et s'enfuient à tire-d'aile.

Outre son travail de chasse, notre escadrille continue ses reconnaissances. Elle les multiplie même, car on se fait une idée de l'anxiété avec laquelle sont attendus les renseignements sur la concentration des troupes adverses. Nos aviateurs rivalisent d'audace et de précision, nos observateurs rendent de précieux services.

Il semble que la préparation soit achevée. L'attaque va se déclencher.

Jacques MORTANE.

(A suivre.)



L'ESCADRILLE DE RENFORCEMENT
Lieutenant Maire. Commandant Dangelzer. Sergent Bastide.

rejoindre ses lignes. Il capote à l'atterrissage, ensevelissant son équipage. Le vainqueur le poursuit et, descendant à moins de 800 mètres pour parachever son succès, laisse tomber une bombe qui semble éclater au milieu de l'amas inextricable de débris.

Nous entrons alors dans la période de concentration des troupes austro-allemandes sur le front serbe. C'est le 20 septembre que la première reconnaissance aérienne signale d'importants mouvements de troupes. Ce vol est effectué par le commandant Dangelzer, accompagné du capitaine Navet. Les deux officiers observent d'inquiétants va-et-vient dans la région de Novisad, voie venant de Buda-Pest. Il s'agit de considérables convois et trains amenant des Autrichiens.

L'après-midi, à la suite de ce renseignement sensationnel, deux autres reconnaissances sont envoyées dans des régions opposées, sur Verchetz et Betschkerek, et con-

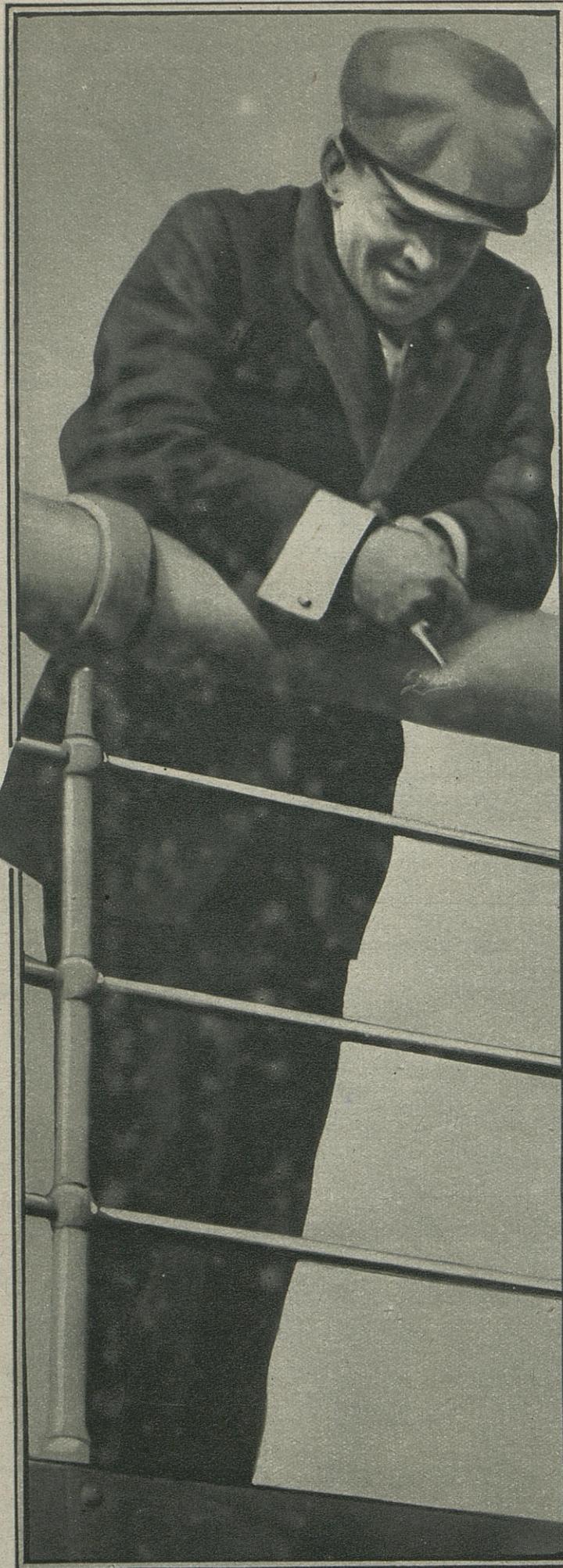
(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 67.

J'ai vu...



LES DERNIÈRES SILHOUETTES DE LA MODE

Jamais la mode ne fut plus pure et plus jolie. On se souvient des erreurs de l'avant-guerre où la silhouette féminine avait pris une allure étriquée et inquiétante. Maintenant les femmes consentent à être des femmes : la jupe un peu courte s'évase, et la poitrine est déagée.



Le lieutenant Shackleton à son bord.



Un banquet offert par l'explorateur (x) dans la hutte du bois au-dessus.



L' " Endurance " qui fit l'expédition au pôle Sud.

LE SEUL EUROPEEN QUI NE SACHE RIEN DE LA GUERRE : L'EXPLORATEUR SHACKLETON

Une dépêche annonce que le lieutenant Shackleton, le fameux explorateur, vient de terminer son voyage au pôle Sud. Si l'on se rappelle qu'il quitta l'Angleterre en juillet 1914, un mois avant la guerre, on peut supposer que le lieutenant

Shackleton ignore tout du conflit qui met aux prises des dizaines de millions d'hommes et qui a armé son pays contre l'Allemagne. Les impressions du 1^{er} Shackleton, qui est sans doute le seul Européen dans ce cas, seront curieuses à recueillir.

SOUS VERDUN. — A LA FRANÇAISE...



“ MES ENFANTS, NOUS ALLONS AVOIR L'HONNEUR DE CHARGER!...”

Le glorieux épisode que l'artiste évoque ici, sur les indications précises d'un des soldats qui y prirent part, a trait à l'un des combats autour de Douaumont. Un bataillon vient d'arriver en renfort. Il est là, sous la mitraille. Quelques secondes avant l'heure fixée pour la contre-attaque, le com-

mandant, un fusil à la main, se tourne vers ses hommes qui, tapés dans toutes les anfractuosités du terrain, derrière le moindre abri, attendent l'ordre de s'élancer, et il leur dit ces simples mots : “ Mes enfants, nous allons avoir l'honneur de charger! ” On voit que depuis Fontenoy, nous n'avons pas dégénéré.

L'ARGENT ET LA GUERRE

Par Edmond THÉRY, directeur de l'Économiste Européen (1).

Le Trésor impérial allemand, au moment où les hostilités commencèrent, avait à sa disposition un reliquat sur les contributions de guerre, estimé à 800 millions de francs, plus 300 millions d'or, dont 150 millions enfermés dans la tour Julius, à la forteresse de Spandau, et 150 millions provenant de la réserve constituée par la loi du 3 juillet 1913, relative à l'augmentation des effectifs.

Mais ces maigres réserves furent bien vite épuisées, et dès le mois de septembre 1914, le gouvernement impérial procéda à un emprunt de 5 575 millions de francs qui fut suivi, en février 1915, d'un second emprunt de 11 325 millions et d'un troisième de 15 125 millions émis en septembre dernier.

A ces 32 milliards 25 millions d'emprunts publics, il faut ajouter au moins 8 milliards d'avances faites par la *Reichsbank* et divers organes financiers de l'empire, et au moins 5 ou 6 milliards de dépenses effectuées et réglées avec le produit des impôts. Le total représenterait pour l'Allemagne à peu près 46 milliards de dépenses pour les dix-huit premiers mois de la guerre, dont 40 milliards fournis par l'emprunt.

Ce chiffre prouve la formidable erreur commise par l'état-major général allemand, qui s'imaginait qu'il pourrait terminer la guerre avec 4 ou 5 milliards de dépenses... Il est vrai qu'il comptait aussi la finir en trois mois.

L'Allemagne, obligée de soutenir ses alliés : l'Autriche-Hongrie, la Turquie et la Bulgarie, ayant à payer des sommes énormes à l'étranger à cause de la baisse effroyable de son change, doit dépenser à l'heure actuelle près de 3 300 millions de francs par mois, et on peut en conclure que cette charge est manifestement au-dessus des forces.

Le Dr Helfferich, secrétaire d'État du Trésor impérial, a employé tous les moyens pour soutirer à ses compatriotes tous leurs capitaux disponibles. Il y a évidemment réussi, mais, en obligeant par des procédés vraiment coercitifs les municipalités, les caisses d'épargne et d'assurances, les banques hypothécaires et de crédit, les sociétés coopératives, et, d'une manière générale, toutes les collectivités à convertir leurs ressources actives en titres des emprunts de guerre, le Dr Helfferich a condamné son pays à la faillite car, après la guerre, le crédit de l'empire allemand sera complètement épuisé et ne pourra soutenir le poids des emprunts et des charges formidables qu'il aura contractés.

D'ailleurs, le racolage de l'or pratiqué dans toute l'Allemagne pour accroître factivement le stock de la *Reichsbank* n'a pas réussi à tromper les capitalistes des pays neutres qui, connaissant parfaitement la situation financière de l'empire allemand et de ses alliés, et sachant qu'une défaite irrémédiable les attend, ne veulent plus leur accorder leur crédit.

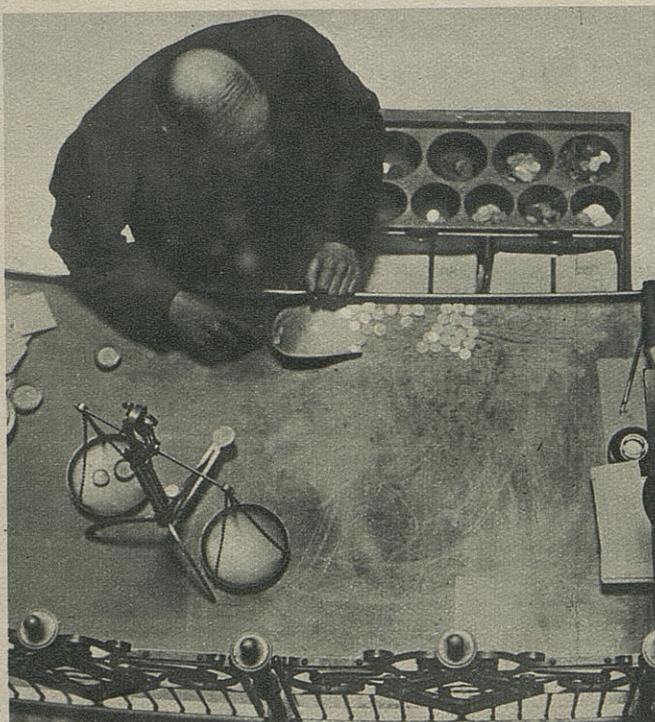
C'est ce qui explique l'effroyable baisse du mark qui perd, à l'heure actuelle, sur

certains grands marchés étrangers, près du tiers de sa valeur.

Depuis le commencement de la guerre, le gouvernement austro-hongrois a suspendu la publication hebdomadaire de la *Banque d'Autriche-Hongrie*, et s'est abstenu de publier aucune espèce de renseignement relativement à sa situation financière.

On sait cependant que l'Allemagne est venue à son secours en novembre 1914 et en juin 1915, et on suppose, qu'en échange de ce concours, la *Banque d'Autriche-Hongrie* a passé la totalité de son stock d'or à la *Reichsbank*, soit à titre de nantissement, soit à titre d'avance temporaire.

L'Autriche a cependant émis un premier emprunt de guerre de 2 415 millions de francs, en novembre 1914, et un second emprunt de 2 920 millions en mai 1915.



Un des caissiers de la Banque de France le jour de l'ouverture de l'Emprunt de la Victoire.

De son côté, la Hongrie a réalisé deux emprunts de guerre s'élevant à la somme totale de 2 408 millions de francs, et à ces 7 743 millions d'emprunts intérieurs il faut ajouter 1 500 millions environ de dette extérieure, 5 à 6 milliards de dette flottante, représentée par des avances de la *Banque d'Autriche-Hongrie*, des bons et des obligations à court terme et au moins 3 milliards et demi de francs payés avec des fonds provenant des recettes ordinaires du budget.

On peut donc admettre que du 1^{er} août 1914 au 31 janvier 1916, la guerre a coûté au minimum 46 milliards de francs à l'Allemagne et 18 milliards à l'Autriche-Hongrie : soit au total 64 milliards pour le groupe, dans lesquels nous comprenons les dépenses de la Turquie et de la Bulgarie dont l'Allemagne a assumé les responsabilités.

L'Angleterre a contracté deux grands emprunts de guerre : l'un de 8 750 millions

de francs à 3 1/2 p. 100 en novembre 1914, et l'autre, en juin 1915, de 14 625 millions à 4 1/2 p. 100. En outre de ces deux emprunts perpétuels, la Trésorerie anglaise a placé 6 800 millions de bons et obligations à court terme et emprunté 1 250 millions en Amérique (emprunt anglo-français).

Si à ces 31 milliards 225 millions de francs d'emprunt, on ajoute les 7 à 8 milliards de ressources que les recettes budgétaires représentent, on arrive, pour l'Angleterre, à un total de 39 milliards de dépenses de guerre proprement dites, dont il faut cependant déduire 3 à 4 milliards d'avances faites à des nations alliées : reste 36 milliards environ.

Pendant les dix-huit premiers mois de guerre, la France a dépensé, en chiffres ronds, 32 milliards 500 millions, dont 27 milliards 100 millions pour les services de la guerre et de la marine, et 5 milliards 400 millions pour le service de la dette publique et les ministères civils.

Sur cette somme les impôts ont apporté au Trésor un peu plus de 5 milliards, et le surplus, soit 27 milliards et demi, a été fourni par l'emprunt sous toutes les formes.

A la fin du mois de novembre dernier, les emprunts divers contractés par la Russie, pour soutenir la guerre, s'élevaient à 22 milliards de francs, dont 18 milliards d'emprunts intérieurs et 4 milliards d'emprunts étrangers.

Ces crédits n'étaient pas entièrement absorbés, mais on estime — en tenant compte des indications fournies par la presse russe — qu'à la fin de janvier 1916, les dépenses de guerre proprement dites s'élèveront, pour la Russie, à environ 28 milliards de francs, ressources d'emprunts et d'impôts réunies.

En résumé, pendant les dix-huit premiers mois de guerre, les dépenses extraordinaires des six grandes nations belligérantes de l'Europe s'élèvent au total de 163 milliards de francs, ainsi décomposé :

DÉPENSES DE GUERRE DES SIX GRANDES PUISSANCES BELLIGÉRANTES DE L'EUROPE (Du 1^{er} août 1914 au 31 janvier 1916.)

Pays.	Dépenses totales.	Moyennes.	
		Mensuelles.	Quotidiennes.
	Milliards frs.	Millions.	Millions.
Allemagne	46	2.555	85,1
Autriche-Hongrie ..	18	1.000	33,3
Total	64	3.555	118,4
Angleterre	36	2.000	66,7
Russie	28	1.556	51,9
France	27	1.500	50,0
Italie	8	444	14,8
Total	99	3.500	113,4
Total général..	163	9.058	301,8

(A suivre.)

EDMOND THÉRY.

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 71.



Le Prince, accompagné du Président de la République et du généralissime, s'entretient avec les généraux de Verdun. De gauche à droite : Général Humbert; derrière : Général Pétain et général Duparge.

Le prince Alexandre interroge un officier de Douaumont.

Le colonel B... donne au Prince des précisions sur le terrain.

UN HÉROS PARMIS DES HÉROS : ALEXANDRE DE SERBIE VISITE LES SOLDATS DE VERDUN

Nous avons dit l'accueil que le peuple de Paris fit à Alexandre de Serbie. Le premier acte, ou presque, du jeune prince fut d'un soldat. Arrivé mardi 21, dès le jeudi 23, il visitait le front des armées de Verdun où l'attendait le général

Joffre. Et là, il passait en revue une des divisions du 20^e corps dont on sait le rôle. Il félicita le général Balfourier et remit au général Pétain la plaque de l'ordre de Karageorges qu'il détacha de sa poitrine pour en décorer "l'homme de Verdun".

LA GUERRE SOUS-MARINE (Suite) ⁽¹⁾

Par M. A. ROUSSEAU (Collaborateur du Temps).

Aussi faut-il croire que l'approvisionnement de 50 tonnes serait faible et qu'il y aurait lieu de se précautionner d'un supplément.

D'ailleurs, une traversée d'une distance très approximativement égale à celle qui sépare Wilhelmshaven de New-York, a déjà été accomplie par des sous-marins. On compte de Wilhelmshaven, le port allemand de la mer du Nord, 3 400 milles en chiffres ronds pour aller à Constantinople, et 3 600 milles pour se rendre du même port à New-York en passant par la Manche. Les sous-marins allemands qui sont allés prendre part aux opérations des Dardanelles ont fait cette route. Celui qui le 25 mai 1915 a torpillé le vieux cuirassé anglais *Triumph* et qui, deux jours après, a torpillé le plus vieux cuirassé anglais *Majestic*, était parti de Wilhelmshaven et son passage avait été signalé à Gibraltar et même entre Bizerte et Malte, il avait failli être éperonné par un contre-torpilleur français. On ne peut affirmer qu'il ait accompli sa traversée sans remplir ses soutes à pétrole, mais s'il l'a fait c'est en grande partie par prudence pour ne pas se trouver démuné si, par hasard, il était obligé de se détourner de sa route, ou s'il devait adopter presque entièrement, à un moment donné, la navigation en plongée.

En tout cas, la traversée de Wilhelmshaven à New-York serait par définition beaucoup plus facile que celle de Constantinople qui a été faite. Une partie de la route est commune, celle qui consiste à sortir des eaux anglaises, mais après, tandis que le sous-marin pour se rendre aux Dardanelles a à passer par Gibraltar où la garde est étroite, où des torpilleurs anglais sillonnent continuellement la partie de mer comprise entre la côte espagnole et le littoral du Maroc, à franchir cet étranglement de la Méditerranée entre la Sicile et la Tunisie où pullulent les navires de flottille anglais et français et à traverser cette zone occupée par les forces navales alliées qui précède les détroits de Salonique, celui qui ira à New-York, après être sorti de la Manche, se trouvera dans la vaste mer où la rencontre est le fait du hasard plutôt que celui de la recherche. « Sur les mers, disait un écrivain du XVIII^e siècle, on se cherche sans se trouver, on se trouve sans se chercher. L'audace, la ruse et le hasard décident des succès. »

Où, l'audace, la ruse et le hasard ouvrent largement la route d'un sous-marin allemand sur New-York, mais après ?

Un sous-marin est fait non pour faire de la route mais pour attaquer l'ennemi, et comment le fera-t-il s'il arrive à bout de souffle, sans approvisionnement ? C'est là le point faible. Les Allemands, par leur amour du bluff, pourront envoyer un sous-marin sur la côte américaine pour influencer l'opinion aux États-Unis, mais là s'arrêterait sa manifestation, car pour entreprendre une action efficace il leur faudrait une solide base d'opérations, et cette base, les Allemands ne la possèdent pas. La guerre sous-marine allemande a été jusqu'ici un échec ; la porter



A bord du "Provence", récemment torpillé en Méditerranée : le commandant Vesco, qui mourut en héros, cause avec le général Sarraïl.

de l'autre côté de l'Atlantique serait la doubler d'un second échec et plus grave.

QUE FERAIT LE SOUS-MARIN ARRIVÉ EN AMÉRIQUE ?

Un sous-marin allemand peut arriver sur la côte américaine, nous l'avons démontré ; mais, une fois parvenu de l'autre côté de l'Océan, qu'y fera-t-il ? Il ne faut pas qu'il meure au bout de sa course comme le soldat de Marathon ; il doit encore être en état d'agir, sans cela sa course serait inutile ; il doit avoir conservé une partie de cette énergie indispensable à l'action, c'est-à-dire toutes les matières nécessaires à faire marcher ses moteurs, et avoir un personnel dispos, non épuisé par la course.

Si le sous-marin ne possède pas cette réserve d'énergie, il faut qu'il la retrouve, et il la retrouve dans le ravitaillement pour sa machine et pour ses hommes. Ses actions futures dépendent de ce ravitaillement, et la longueur de ses opérations résulte d'un ravitaillement régulier qui ne peut être obtenu que dans ce qu'on appelle une base, ou port où le sous-marin

trouve combustible, vivres et réparations.

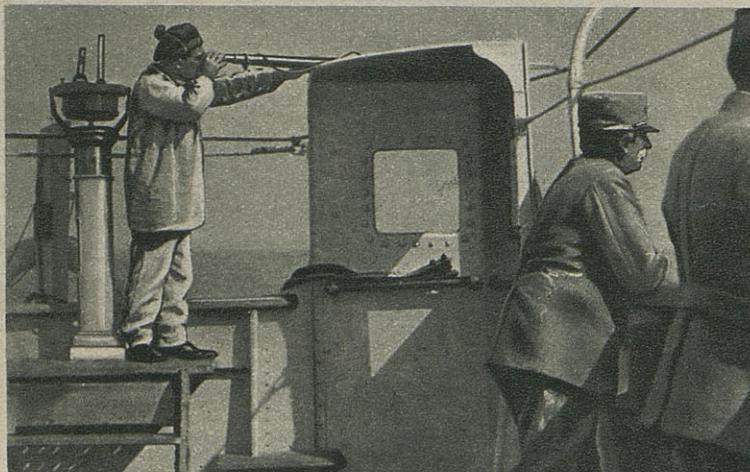
L'Allemagne ne possédant pas de port sur la côte américaine, ses sous-marins ne pourraient pas avoir une base réelle, mais seulement une base « de fortune » permettant un ravitaillement difficile et n'assurant que des actions intermittentes.

Comment les sous-marins se ravitaillent-ils hors de leurs ports ? Ils peuvent rencontrer sur un point déterminé un navire de surface qui en mer leur fournit et pétrole et vivres ; l'opération est facile par beau temps ; un tuyau suffit pour le transvasement du combustible liquide, et la quantité de vivres est très modeste, car les équipages de sous-marins sont très peu nombreux : celui du *Gustave Zédé*, notre plus grand, ne comporte que 3 officiers et 37 hommes, tandis que celui du torpilleur d'escadre *Renaudin*, qui vient de disparaître et dont le tonnage est un peu inférieur à celui du *Gustave Zédé*, exigeait normalement 6 officiers et 75 hommes, c'est-à-dire le double.

Ce mode de ravitaillement présente un côté aléatoire : les navires, pour des raisons quelconques, peuvent ne pas se rencontrer et l'on a cru que les sous-marins allemands trouvaient à poste fixe soit des réservoirs flottants, telles les barcasses dont une fut rencontrée à l'est de la Méditerranée et l'autre à l'ouest ; soit des réservoirs sous-marins. En ce qui concerne ces derniers, on en est réduit aux hypothèses, car on n'en a découvert aucun. Au début de la guerre sous-marine allemande, on a pensé qu'il avait été aménagé sous l'eau des réservoirs d'où le pétrole pourrait être extrait au moyen de pompes ou même par la simple pression de l'eau qui, trouvant accès à l'intérieur par la base, amènerait, par suite de la différence de densité des liquides, le combustible légèrement au-dessus de la surface de la mer. On a constaté, dans la Manche, la présence d'étranges bouées qu'on n'a pas voulu prendre dans la crainte qu'elles ne puissent causer une explosion, mais qui ne servaient peut-être pas à autre chose qu'à signaler l'endroit où est un réservoir et à en soutenir le tuyau d'épuisement. Si l'hypothèse est vraie, on voit que l'opération de ravitaillement serait très simple.

Il en est une autre beaucoup plus compliquée et qui est affirmée avec tant de poids de l'autre côté de l'Océan qu'on ne doit pas la négliger. Elle concerne aussi des réservoirs sous-marins et elle consiste en ce fait que le sous-marin irait lui-même chercher au fond de la mer le pétrole dont il a besoin. Des scaphandriers iraient brancher un tuyau sur le réservoir lui-même dont l'épuisement se ferait ensuite au moyen d'une pompe. L'opération ne paraît pas impossible, mais que de complications elle entraîne !

D'abord, il faudrait un dispositif spécial du sous-marin permettant la sortie du scaphandrier, soit un compartiment très étanche faisant communiquer l'intérieur du sous-marin et la mer. Il n'est pas besoin de dire que les parois de ce compartiment devraient être en état de supporter les mêmes pressions que la coque elle-même du bateau.



A bord du L. T., en rade de Salonique, un marin suit à la lunette les évolutions d'un sous-marin qui attend sa proie.

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 67.

A. ROUSSEAU. (A suivre.)

EN MARGE DE LA GUERRE



Devant le troisième conseil de Guerre que préside le colonel Favart, se déroule actuellement le procès des réformes frauduleuses où le docteur Lombard, qui dirigeait l'hôpital auxiliaire Villemin, est un des principaux prévenus. A gauche, le docteur Lombard; au milieu, le box des inculpés; à droite, Garfunkel.



Le professeur américain Baldwin, qui faillit périr avec sa famille à bord du *Sussex* récemment torpillé.



Le célèbre compositeur espagnol Granados, qui a disparu lors du torpillage du courrier Dieppe-Newhaven.



Le général chinois Li Yuan Hong remplacerait Yuan Chi Kai, comme président de la République.



M. Sturmer, le nouveau président du conseil des ministres de l'empire russe, vient d'entrer en fonctions.



Le lieutenant anglais A. Victor Smith qui, pour sauver ses camarades groupés autour de lui se jeta à plat ventre sur une bombe qui allait éclater et fut tué par l'explosion.



Le romancier Pierre Decourcelle (1) remplace M. Georges Lecomte (2), à la présidence de la Société des Gens de Lettres qui vient d'admettre à l'unanimité le général Malletierre (3) et l'abbé Wetterlé (4).



Le Benjamin de la Presse Française, c'est Gustave Gounouilhou qui s'était engagé à 17 ans et demi, vient d'être nommé, à 19 ans, sous-lieutenant, commandant une section de mitrailleuses.

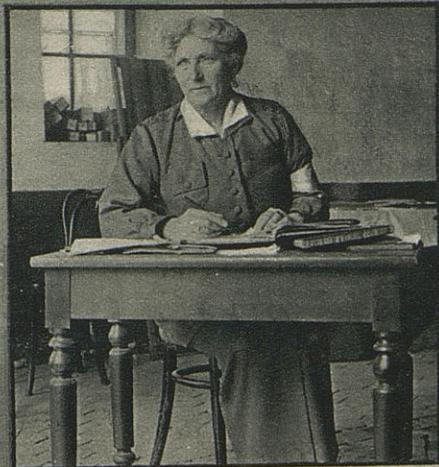
POUR PARAÎTRE LE 13 AVRIL
UN NUMÉRO DE HAUTE TENUE ARTISTIQUE

LA DANSE MACABRE

PAR PAUL IRIBE

CE numéro sensationnel du célèbre illustré satirique LA BAIONNETTE (prix ordinaire : 25 cent.) contient neuf importantes et saisissantes compositions en noir et en couleurs du grand artiste PAUL IRIBE. C'est un chef-d'œuvre. Ce numéro exceptionnel sera rapidement épuisé, car tout le monde voudra le conserver.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
8, BOULEVARD DES CAPUCINES



Mistress Harley, sœur du maréchal French, à qui le général Sarrail a remis la Croix de guerre, à Salonique.

UNE SEMAINE DE GUERRE du 25 au 31 Mars 1916.

SAMEDI 25. — Au sud de Dvinsk, les Russes progressent et font 1 400 prisonniers.
— On apprend que le récent raid allié sur Zeebrugge aurait fait environ 600 victimes.

DIMANCHE 26. — Le paquebot anglais "Sussex" est torpillé sans avertissement. Plus de 100 victimes, dont plusieurs Américains.
— Un croiseur allemand et un vapeur anglais se coulent mutuellement.

LUNDI 27. — Ouverture de la grande conférence des Alliés.

MARDI 28. — Au Reichstag, M. Haase prononce un violent discours où il proclame : "La vengeance du peuple allemand sera terrible".

MERCREDI 29. — En Galicie, les Russes traversent deux lignes de tranchées.
— Les Italiens font 700 prisonniers.
— Clôture du grand conseil de guerre des Alliés.

JEUDI 30. — Nous enlevons la corne sud-est du bois d'Avocourt sur une profondeur de 300 mètres.
— Sept avions bombardent Salonique, mais quatre sont abattus.

VENDREDI 31. — Les Allemands essaient de consolider leur succès de la veille et sont repoussés par d'énergiques contre-attaques.

UN DES GRANDS ENNEMIS ÉCONOMIQUES DE L'ALLEMAGNE

M. WILLIAM HUGHES, premier ministre d'Australie

[Un des hommes qui depuis deux ans a mené contre l'Allemagne le plus rude et le plus efficace combat, est actuellement en Angleterre : c'est M. William Hughes, le premier ministre australien. Cet homme, véritable type du selfman puisqu'il débuta dans la vie comme simple ouvrier, a fait promulguer par la Confédération australienne la fameuse loi de séquestre excluant les Allemands naturalisés ou non, des sociétés en action en même temps qu'il organisait le contrôle national de la production et de la distribution des métaux. M. William Hughes doit venir prochainement à Paris pour prendre part à la conférence économique des Alliés.]

M. William Hughes, le premier ministre australien, est né au pays de Galles, de parents gallois.

De condition modeste, il fut élevé dans un « Church School ».

Il émigra en Australie, et y mena une vie fort dure pendant plusieurs années.

Par la voie des organisations syndicales, il débuta dans la politique en Nouvelle-Galles du Sud. Aujourd'hui c'est un des premiers orateurs de l'empire.

Ayant succédé à M. Fisher comme leader du parti travailliste, dont il est depuis de longues années l'intelligent directeur, il a suivi une politique moins intransigente et plus souple que son prédécesseur, en même temps que plus nationaliste. Ce fut toujours un partisan résolu de ce système de conscription dont un ministère travailliste a doté l'Australie deux ans avant la guerre.

Sans aucun doute il eut une influence décisive sur la participation de l'Australie à la présente guerre, et c'est lui qui a organisé pratiquement cette participation. De lui vient l'initiative de toute une série de mesures d'urgence, tendant à mobiliser les ressources économiques de l'Australie : — par exemple la réquisition en bloc par le gouvernement de toute la récolte de blé, et la reprise des gisements de minerais, possédés en *totalité* par les Allemands.

M. Hughes est venu en Angleterre pour conférer avec le gouvernement au sujet des relations commerciales entre l'Angleterre et l'Australie, et de la participation de cette dernière au règlement de la paix ; ainsi que sur toute la grande question de la politique britannique dans l'océan Pacifique, et celle de l'influence allemande sur le commerce britannique. M. Hughes représenterait son pays, le cas échéant, à la conférence économique des Alliés à Paris.

UN HOMME D'ÉTAT

M. Hughes est arrivé en Angleterre au début de mars. Avant son départ, il avait conféré avec le gouvernement de la Nouvelle-Zélande et il s'était arrêté à Ottawa pour s'entendre avec sir Robert Borden, le premier ministre du Canada. Il est donc arrivé à Londres avec une sorte de mandat de la plus grande partie de l'Empire britannique. Il a le droit de parler à la vieille métropole au nom de ses plus robustes enfants.

Qu'a dit M. Hughes, et pourquoi son succès ? Il est venu déclarer à l'Angleterre, avec une franchise de démocrate et de colonial, que ce que les Dominions attendent d'elle, c'est une action plus vigoureuse contre l'Allemagne. Les Dominions ont, dit-il, le droit d'avoir désormais voix au chapitre. Au mois de juin prochain le Canada aura 500 000 hommes sous les armes, l'Australie 300 000. Ayant donné leur sang comme leur argent, les coloniaux considèrent qu'ils peuvent parler haut. Or ils trouvent que l'Angleterre manque de résolution dans sa lutte contre l'Allemagne, surtout au point de vue économique.



Le premier ministre australien M. William Hughes et M^{me} W. Hughes photographiés à leur arrivée à Londres.

Ce qu'il faut réaliser sans retard, déclare-t-il, c'est une forte organisation de l'Empire. Il faut, disait-il le 15 mars au banquet du British Imperial Council of commerce (organe permanent du Congrès des Chambres de commerce de l'Empire), il faut que l'Empire britannique devienne « un Empire organisé ; organisé pour le commerce, l'industrie, la justice économique, la défense nationale, le maintien de la paix du monde, la protection du faible contre le fort ». Au lieu de pourvoir aux difficultés par une politique myope, qui vit au jour le jour sans se proposer un but d'ensemble, il faut que les hommes d'État anglais se proposent un but plus ample. Il faut que la politique anglaise cesse d'aller à la dérive (*a policy of drift*). Et pour ne citer qu'un exemple, M. Hughes rappelle que si la voix de



M. Hughes passe en revue les troupes australiennes réunies à Westminster.

lord Roberts avait été écoutée naguère, si l'Angleterre s'était donné une armée nationale avant d'y être contrainte par les événements, la paix du monde aurait probablement été sauvegardée.

Mais comment réaliser le nouveau programme ? D'abord en consolidant l'Empire britannique lui-même par des accords économiques intérieurs. M. Hughes n'hésite pas à se dire partisan, lui ancien libre-échangiste, de cette politique de tarifs douaniers préférentiels qui fut préconisée par Chamberlain. Il sait que cette transformation de l'économie nationale fera tort à certains intérêts. Mais ce n'est plus le moment de ménager les intérêts particuliers. « Si ton œil te cause du scandale, arrache-le », dit l'Écriture. M. Hughes cite cette parole. « Si nous voulons assurer notre salut national, nous ne devons pas seulement arracher de notre commerce l'influence allemande, mais bien des choses qui, dans notre vie politique, économique et sociale, ont été essentielles jusqu'à présent. » Ce que M. Hughes demande, c'est que l'Empire britannique devienne capable de se suffire à lui-même au point de vue des industries d'importance nationale ; tant pis si les consommateurs ont à payer un peu plus cher : l'indépendance de l'Empire est à ce prix. Seule une politique de ce genre permettra à la vie économique de l'Empire de s'affranchir de la tutelle allemande et de se défendre efficacement contre le retour offensif de l'impérialisme commercial allemand après la guerre.

Mais M. Hughes veut encore autre chose : une alliance économique étroite entre l'Empire et ses alliés. Dans le même discours du 15 mars, il a parlé de la France en termes éloquentes, la proposant comme modèle à ses compatriotes.

« Nous n'avons pas besoin de nous tourner vers notre ennemi pour apprendre la valeur de l'organisation. Nous pouvons le voir en France. Quand la guerre éclata, la France s'aperçut que ses fabriques de munitions n'étaient pas organisées. Avec l'esprit de sacrifice, de résolution, de conscience qui a caractérisé notre grande et chevaleresque alliée dans cette heure de péril suprême, elle s'est attelée à la tâche de créer cette organisation. Et elle a fait des merveilles. »

M. Hughes sait que l'alliance de l'Empire britannique et de la France est aussi essentielle à l'un qu'à l'autre. Il sait que cette alliance ne sera durable que si elle est économique, autant que politique. Il s'est donc déclaré partisan d'accords précis, qui engloberont non seulement la France et l'Angleterre, mais tous les alliés et dont l'objet est d'assurer l'indépendance économique de ce bloc de peuples pacifiques contre les entreprises de l'Europe centrale.

Le langage de M. Hughes a fait la plus profonde impression sur ses compatriotes de la vieille Angleterre. Voilà longtemps que les Anglais demandent *un homme*. Ils ont cru trouver *l'homme* dans ce colonial résolu qui parle net et franc. L'opinion française ne lui sera pas moins favorable. La France et l'Angleterre sont toutes deux de vieilles nations. Il est bon, en vue du renouvellement qui se prépare, qu'elles écoutent la voix des peuples jeunes et allants qui ne sont pas alourdis par le poids des traditions et qui, dans la croisade contre l'impérialisme germanique, se sont hardiment placés à l'avant-garde.

X X X.



Une ronde au bord de la mer.



La soupe à l'infirmerie.



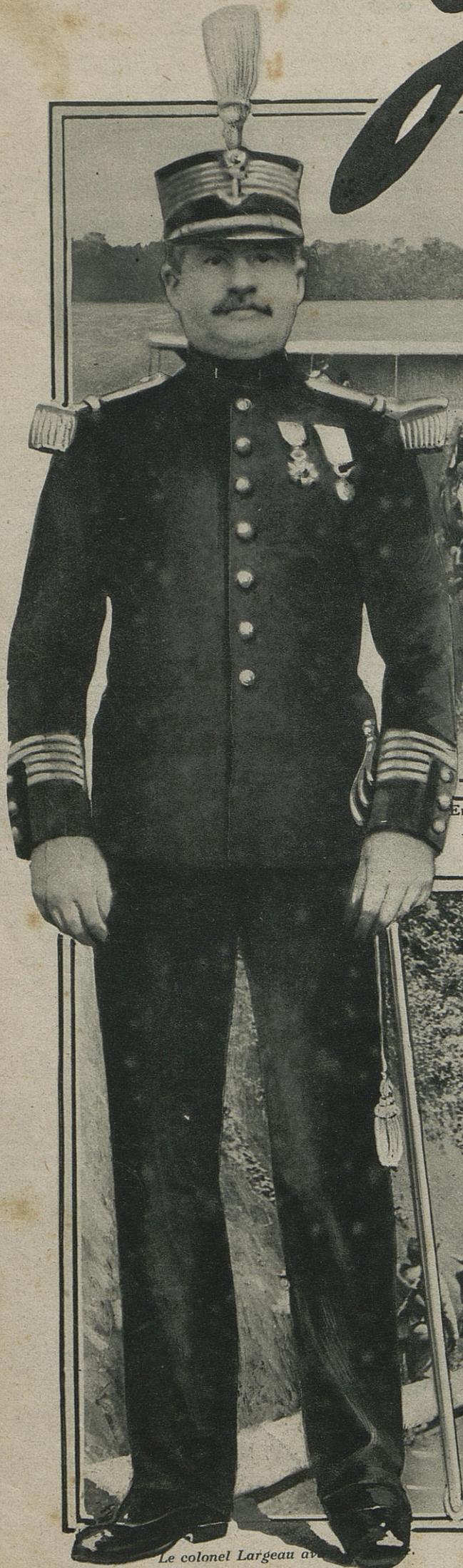
Les enfants avec la directrice.

LES PETITS EXILÉS RETROUVENT CHEZ NOUS LES SOINS MATERNELS ET LEURS JOYEUX RIRES D'ENFANTS

Jamais notre pays n'a mieux mérité qu'en ce moment la dénomination de terre de l'hospitalité. La France maternelle, et douce, compatit à toutes les souffrances et soigne toutes les blessures. Les pauvres enfants serbes et les belges leurs petits frères dans le malheur, que le fléau allemand a arrachés à leurs parents et chassés de

leur pays, malheureux petits troupeaux d'agneaux poursuivis par des loups dévorants, ont trouvé chez nous un abri pour leurs jeunes années. A Saint-Jean, au cap Ferrat, au bord de la lumineuse Méditerranée, une fondation charitable reçoit les petits exilés, qui, soignés, dorlotés, retrouvent vite les jeux, les chants et les rires de leur âge.

J'ai vu...



En médaillon
Le général
Largeau.



L'expédition Largeau
remontant le Haut-
Oubanghi.



La conquête du chemin de fer allemand au Cameroun.

Le colonel Largeau av...

LE GÉNÉRAL LARGEAU EST MORT DEVANT VERDUN

Notre armée coloniale vient de perdre un de ses meilleurs chefs : le général Largeau est mort devant Verdun. Celui qui devait être le pacificateur du Ouadaï où il vengea l'assassinat du colonel Moll, avait d'abord accompagné le commandant Marchand à Fachoda. Lors de

la déclaration de guerre, il prit le commandement des troupes françaises qui envahirent le Cameroun. Lorsque la colonie allemande fut conquise, Largeau rentra en France et sollicita aussitôt le poste d'honneur où il est tombé glorieusement. Il n'avait pas cinquante ans.